Le Soir
PANORAMA

Le prix de la terreur

Quel regard portent les économistes sur un fléau comme le terrorisme, en dehors du décompte des pertes matérielles et financières qu'il occasionne ?

La plupart des travaux existants ont été liés à des pays qui ont été, continuellement et sur une longue période, exposés à des attaques terroristes, comme Israël, l'Irlande ou encore le Pays Basque. Ces travaux établissent que le terrorisme a eu un effet important et négatif sur l'esprit d'entreprise local et le PIB dans la région basque d'Espagne, sur le poids à la naissance en Colombie, etc.

Gary Becker, prix Nobel d'économie en 1992, connu pour ses travaux sur l'économie de la famille puis plus tard sur «le capital humain», précurseur de l'économie de la connaissance, s'est associé à Yona Rubinstein en 2011 pour une étude sur l'analyse économique de «la peur et la réponse au terrorisme»(*).

L'étude se propose d'expliquer dans le cadre de modèles de choix rationnels, pourquoi et dans quelle proportion des «petits événements», au sens de «faible probabilité», affectent les populations.

Contrairement aux thèses antérieures attribuant «les effets à grande échelle de la terreur sur le comportement des peuples (...) à leur «ignorance» des probabilités objectives (vraies) et à leur tendance à surestimer les événements à faible probabilité», elle propose «une théorie alternative de l'utilité attendue» avec pour pierre angulaire l'hypothèse que la terreur affecte les personnes et leur bien-être – son impact est plus sensible sur la qualité de vie — et que les gens peuvent gérer leur peur «en accumulant les compétences mentales nécessaires».

En utilisant des données provenant des Etats-Unis (après les événements du 11 septembre) et d'Israël (confronté à une vague de violences à partir de l'an 2000), ils identifient «le rôle de la peur sur le comportement économique en comparant l'effet de la terreur sur les personnes qui font face à des probabilités objectives (et subjectives) de la subir», et à ce que cela génère comme «incitation différente à investir et à surmonter la peur».

Les conséquences des attentats de l'Intifada sur le comportement des consommateurs en Israël permettent de distinguer les consommateurs réguliers (ou «habitués») et les consommateurs occasionnels. Les données empiriques collectées par les deux auteurs montrent que les usagers occasionnels réduisent leurs achats de tickets de bus. En revanche, l'Intifada n'aurait pas eu de conséquence détectable sur le comportement d'achat des consommateurs réguliers.

La fréquentation des cafés est affectée de la même façon : les consommateurs modérés diminuent considérablement leur consommation lorsque le terrorisme frappe, alors que les grands consommateurs ne changent pas leurs habitudes.

Les données de la crise de la «vache folle» établissent le même constat : ceux qui font une grande addiction au bœuf n'ont pas changé leur niveau de consommation, alors que ceux qui en consomment moins ont réduit leur consommation de bœuf de manière substantielle.

L'effet de la terreur donne les mêmes résultats pour les passagers aériens.

Le paramètre d'aversion au risque est aussi calibré pour différents niveaux de peur. Dans les transports, l'attaque d'un bus par un attentat-suicide réduit l'utilité marginale de son trajet de 20%. Dans le même temps, il augmente l'utilisation des taxis.

Enfin, un choc exogène affecte les choix des agents suivant deux canaux différents: le canal du risque (structurel) et le canal de l'aversion (ou de la peur).

Le paramètre d'aversion (de peur) représente le taux auquel la peur déprécie l'utilité de la consommation.

Au-delà du terrorisme, les effets à grande échelle générés par les événements à faible probabilité font partie de notre vie quotidienne : «La peur n'est pas limitée à la terreur. Les effets à grande échelle générés par les événements à faible probabilité font partie de notre vie quotidienne (...) La terreur profite aux personnes qui sont humaines et rationnelles. En générant de la peur, la terreur, même sous la forme d'un événement à faible probabilité, peut générer des effets importants (...) en endommageant la qualité de notre vie plutôt que sa «quantité».

Les attentats de Boston ont inspiré une seconde étude autour du même thème, signée Andrew E. Clark et Elena Stancanelli. L'étude se propose, trois ans après l'attentat de Boston, de cerner ses effets sur le bien-être et l'allocation de temps des Américains(**).

Pour rappel, deux explosions au marathon de Boston du 15 avril 2013 ont causé la mort de trois spectateurs et d'un policier et blessé 264 autres personnes.

Selon l'étude, l'attentat aurait entraîné une baisse significative et importante du bien-être. L'effet de bien-être subjectif moyen est important, avec une baisse d'environ un demi-point (sur une échelle de six points), ce qui représente une baisse de 10% du bien-être. Cela représente une chute significative du bien-être individuel, d'environ 40%, puisque l'individu «moyen» situe habituellement son bonheur à environ 4 points sur la même échelle.

L'étude tire d'autres conclusions : le bonheur des femmes américaines a également diminué considérablement, de près d'un point, quel que soit l'état de résidence ; l'offre de main-d'œuvre et d'autres utilisations temporelles n'ont pas été significativement affectées, et rien ne suggère que le terrorisme diffère des autres causes de décès violents. Pour les résidants du Massachusetts et des Etats voisins, le bonheur diminue de 1,5, ce qui est un effet très important. Cette proportion est plus importante que la baisse du bien-être individuel causée par le chômage.

Par Ammar Belhimer
ammarbelhimer@hotmail.fr

On peut également déduire une diminution globale du nombre d'heures travaillées et des activités de loisirs, souvent pratiquées à l'extérieur (café, restaurant, cinéma, sports), puisque le sentiment de peur et l'aversion au risque poussent les individus à rester chez eux. Il en découle également une augmentation du travail domestique non rétribué, dans la mesure où les individus restent plus longtemps à la maison suite à un attentat.

Comme quoi tout a un prix, même le malheur des gens. Sacré capitalisme qui nous pousse à nous émouvoir des crimes de ses propres rejetons et avatars !

A. B.

(*) Becker, Gary S. et Yona Rubinstein (2011), *Fear and the Response to Terrorism : an Economic Analysis*, CEP Discussion Paper N°1079.

(**) Clark, Andrew E. et Elena Stancanelli (2016), *Individual Well-Being and the Allocation of Time Before and After the Boston Marathon Terrorist Bombing*, PSE mimeo.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@laalamhakimus

Miroir, ô ! Mon miroir, suis-je...

- Dis cousin ! Tu peux me prêter ton marteau ?
- Moins fort ! T'es fou ? S'ils t'entendent, ils sont capables de nous…

... ficher S !

Lors de sa dernière conférence de presse, Ahmed Ouyahia, Ouyahia Ahmed pour les intimes, a déclaré : «L'essentiel, c'est de pouvoir se regarder dans le miroir, le matin.» Je remercie Si Ahmed de me donner l'occasion de soulever ici, et aujourd'hui, un problème qui me tient à cœur depuis des lustres et des ampoules basse tension : à chaque fois, les femmes et les hommes, lorsqu'il s'agit d'idées, d'opinions ou d'actes et d'engagements particuliers, tiennent à ajouter à leur argumentaire celui de la possibilité de se regarder encore et encore dans un miroir. C'est bien de considérer cet argument comme capital, voire imparable. Mais le genre humain s'est-il inquiété un jour de l'avis du... miroir ? Jamais. JAMAIS ! Abadan ! Alors, oui, nous plastronnons devant les autres, affirmant que par rapport à eux, nous, le matin, nous pouvons encore nous regarder dans une glace. Mais la glace, encore une fois, qui s'en préoccupe ? Qui s'est posé un matin cette simple question : le miroir, il en pense quoi de notre reflet auto-satisfait ? Un miroir, ça ne se plaint jamais. Ça ne refuse pas de refléter. Mais ça reflète sans vraiment avoir son mot de miroir à dire au processus de «reflétage». Imaginez alors le calvaire des glaces ! Je ne dis pas ça spécialement pour Ahmed Ouyahia, Si Ahmed Si Ouyahia pour les intimes, mais de manière générale, nous sommes des milliers, voire des millions à nous déclarer fiers de notre image dans le miroir. Sans jamais chercher à savoir ce que ressent le miroir à notre vue. Trouvez-vous normal qu'autant de bobines se mettent autant de fois devant autant de miroirs et exigent de ces pauvres objets martyrisés de leur renvoyer une bonne image, une image clean ? Non, bien sûr ! Certes, les causes humanitaires ne manquent pas. Certes, les raisons de s'apitoyer sur le sort des peuples sont tellement nombreuses. Mais cela ne doit pas nous empêcher de marquer quelquefois, cycliquement, tous les 7 ans de malheurs qui s'abattent sur nous, une halte pour exprimer sincèrement notre solidarité agissante envers ces objets sauvagement torturés que sont les glaces et les miroirs. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar sans tain continue.

H. L.